



HAL
open science

Introduction : des morts, de la sépulture et des sciences sociales

Michel Lauwers, Aurélie Zémour

► To cite this version:

Michel Lauwers, Aurélie Zémour. Introduction : des morts, de la sépulture et des sciences sociales. Qu'est-ce qu'une sépulture? Humanités et systèmes funéraires, de la Préhistoire à nos jours, Michel Lauwers, Aurélie Zémour, Oct 2015, Antibes, France. pp.11-20. hal-01735569

HAL Id: hal-01735569

<https://hal.science/hal-01735569>

Submitted on 10 Jun 2021

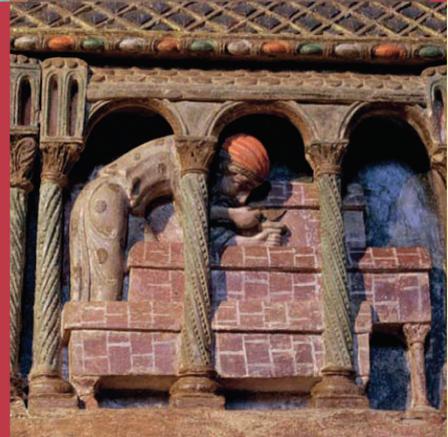
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QU'EST-CE QU'UNE SÉPULTURE ?

*Humanités et systèmes funéraires
de la Préhistoire à nos jours*

*Sous la direction de
Michel Lauwers et Aurélie Zemour*



**ASSOCIATION POUR LA PROMOTION ET LA DIFFUSION
DES CONNAISSANCES ARCHÉOLOGIQUES**

T2, 357 Boulevard Delmas
F-06600 Antibes

Relecture des textes

Anne Guérin-Castell

Secrétariat d'édition, maquette et traitement des illustrations

Antoine PASQUALINI

Illustrations de couverture

Sabine Sorin

En haut à gauche : Procession funéraire contemporaine. Village An Truyen, Vietnam. Cliché F.-D. Fievez

En haut à droite : Site de Betschdorf, Bas-Rhin, France, II^e siècle après J.-C. Cliché F. Blaizot

En bas à gauche : Sépulture du Néolithique ancien. Abri de Pendimoun, Alpes-Maritimes, France. Cliché D. Binder

En bas à droite : Détail du Tombeau des Martyrs, XII^e siècle, basilica de San Vicente, Avila, Espagne. Cliché M. Lauwers

***Pour toute information relative à la diffusion de nos ouvrages,
merci de bien vouloir contacter***

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE

1, rue des Artisans, BP 90, F-21803 Quetigny Cedex

Tél. : 03 80 48 98 60 - infos@librairie-archeologique.com

Site internet : www.librairie-archeologique.com

© APDCA, Antibes, 2016

ISBN 2-904110-57-7

***QU'EST-CE QU'UNE SÉPULTURE?
Humanités et systèmes funéraires
de la Préhistoire à nos jours***

ACTES DES RENCONTRES
13-15 octobre 2015

Sous la direction de
Michel Lauwers et Aurélie Zémour

Avec le concours
du CEPAM: Cultures et Environnements. Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge (UMR 7264)
(Centre national de la recherche scientifique et Université Côte d'Azur),
de la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société – Sud-Est,
de la ville d'Antibes,
de la Direction régionale des affaires culturelles, région PACA,
du PACEA, UMR 5199, CNRS / Université de Bordeaux,
du LabEx Sciences Archéologiques de Bordeaux,
et de ArScAn – Ethnologie Préhistorique, UMR 7041, MAE

Comité d'organisation

- Michel LAUWERS, CEPAM, UMR 7264, Université Côte d'Azur / CNRS
- Aurélie ZEMOUR, ArScAN, UMR7041, MAE

Comité scientifique

- Bruno BIZOT (SRA, DRAC PACA, UMR 7268 ADES)
- Luc BUCHET (CEPAM, UMR 7264, CNRS)
- Isabelle CARTRON (Ausonius, UMR 5607, Université de Bordeaux / CNRS)
- Philippe CHAMBON (ArScAn, UMR 7041, MAE)
- Grégory DELAPLACE (LESC, UMR 7186, MAE, Université Paris Ouest Nanterre La Défense / CNRS)
- Henri DUDAY (PACEA, UMR 5199, CNRS)
- Michel LAUWERS (CEPAM, UMR 7264, Université Côte d'Azur / CNRS)
- Bruno MAUREILLE (PACEA, UMR 5199, CNRS)
- Gregory PEREIRA (ARCHAM, UMR 8096, MAE, CNRS)
- Claude RAYNAUD (ASM, UMR 5140, Université de Montpellier / CNRS)
- Isabelle RODET-BELARBI (Inrap, CEPAM, UMR 7264, Université Côte d'Azur / CNRS)
- Valérie SOUFFRON (Université Paris 1)
- Frédérique VALENTIN (ArScAN, UMR 7041, MAE)
- Aurélie ZEMOUR (ArScAN, UMR 7041, MAE)

Comité de lecture

- Bruno BIZOT (SRA, DRAC PACA)
- Luc BUCHET (CEPAM, UMR 7264, CNRS)
- Isabelle CARTRON (Ausonius, UMR 5607, Université de Bordeaux / CNRS)
- Philippe CHAMBON (ArScAn, UMR 7041, MAE)
- Xavier HUETZ DE LEMPS (CMMC, EA 1193, Université Côte d'Azur)
- Nicolas LAUBRY (CRHEC, EA 4392, Université Paris-Est)
- Michel LAUWERS (CEPAM, UMR 7264, Université Côte d'Azur / CNRS)
- Bruno MAUREILLE (PACEA, UMR 5199, CNRS)
- Gregory PEREIRA (ARCHAM, UMR 8096, MAE, CNRS)
- Claude RAYNAUD (ASM, UMR 5140, Université de Montpellier / CNRS)
- Valérie SOUFFRON (Université Paris 1)
- Frédérique VALENTIN (ArScAN, UMR 7041, MAE)
- Aurélie ZEMOUR (ArScAN, UMR 7041, MAE)

Administration, gestion et logistique du colloque

- Myriam BENOUMECHIARA (gestionnaire CNRS, UMR 7264 CEPAM, Nice, France)
- Anne-Marie GOMEZ (assistante en gestion administrative CNRS, UMR 7264 CEPAM, Nice, France)

Secrétariat d'édition

- Antoine PASQUALINI (CNRS, UMR 7264 CEPAM, Nice, France)

Sommaire

- 11 Michel LAUWERS, Aurélie ZEMOUR
Introduction : des morts, de la sépulture et des sciences sociales

PREMIÈRE PARTIE : LES MOTS

- 23 Aurélie ZEMOUR
*De l'anthropologie de terrain à l'archéologie de la mort :
histoire, concepts et développements*
- 35 Bruno BIZOT, Aurore SCHMITT
Archéologie funéraire et anthropologie biologique, un état de la pratique
- 59 Vincent CUCHE
Sépultures et marqueurs de sépulture en Grèce ancienne
- 75 Nicolas LAUBRY
*Les lieux funéraires dans la Rome ancienne : désignations et configurations
(I^{er} s. av. n. è. – III^e s. de n. è.)*
- 95 Michel LAUWERS
*Sépulcre, sépulture, cimetière. Lexique, idéologie et pratiques sociales
dans l'Occident médiéval*
- 113 Nicolas PERREAUX
*Les mots de la sépulture dans l'Europe médiévale (VIII^e – fin XIII^e siècle) :
observations complémentaires à partir des corpus numérisés*
- 123 Régis BERTRAND
*Le vocabulaire de la sépulture et du cimetière depuis le XVII^e siècle :
l'exemple français*
- 141 Olivier ALLARD, Anne Christine TAYLOR
Traitement des cadavres et mémoire des personnes en Amazonie

DEUXIÈME PARTIE : LES CHOSES

- 157 Anne-Marie TILLIER, Liliane MEIGNEN
*Décrypter la genèse de l'archéologie funéraire :
l'exemple de quelques sépultures moustériennes du Proche-Orient*
- 175 Bruno MAUREILLE, Trenton HOLLIDAY, Aurélien ROYER, Maxime
PELLETIER, Christine COUTURE-VESCHAMBRE, Emmanuel
DISCAMPS, Asier GÓMEZ-OLIVENCIA, Christelle LAHAYE,
Erwan LE GUEUT, François LACRAMPE-CUYAUBÈRE, Stéphane
MADELAINÉ, Xavier MUTH, Jean-Pierre TEXIER, Alain TURQ
*New data on the possible Neandertal burial at Regourdou
(Montignac-sur-Vézère, Dordogne, France)*
- 193 Juan F. GIBAJA, Stephanie DUBOSCQ, Xavier ESTEVE, Joan
Manel COLL, Miquel MARTÍ, Araceli MARTÍN, Josep MESTRES,
Xavier OMS, Roser POU, Jordi ROIG, Maria Eulàlia SUBIRÀ
*Restes humains dans des structures néolithiques du nord-est de
la péninsule Ibérique : dépôts ou sépultures ?*
- 211 Isabelle RODET-BELARBI, Isabelle SÉGUY
*Qu'est-ce qu'une non-sépulture en périodes historiques
(Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne) ?*
- 225 Véronique GALLIEN, Yves DARTON, Frédéric GERBER
*Exclus du droit à la sépulture :
image d'un groupe social au Moyen Âge (Poitiers, dernier quart VIII^e siècle)*
- 241 Mathieu VIVAS
*L'inhumation des condamnés à mort aux fourches patibulaires
(Moyen Âge – Époque moderne)*
- 261 Anne RICHIER
*Au-delà de la sépulture : les ossuaires dans les cimetières modernes
et contemporains (XVI^e-XIX^e siècle)*
- 279 Elisabeth ANSTETT
*Qu'est-ce qu'un charnier ? Traitement des dépouilles
et dépôts multiples dans les contextes contemporains de violences de masse*
- 293 Linda GILAIZEAU, Mark GUILLON
*La perception de la sépulture aux périodes Yayoi et Kofun au Japon.
Résultats et réflexions sur les investissements de ces sociétés
dans leurs tombes et leurs nécropoles*

- 311 Robert MARCOUX
La présence du mort ou les enjeux mémoriels du tombeau médiéval
- 327 Valérie PIETRI
Les « tombeaux » de la noblesse : approche historiographique des pratiques funéraires dans la France d'Ancien Régime

TROISIÈME PARTIE : LES MŒURS

- 345 Philippe CHAMBON
Pratiques, normes, rites et systèmes : ordonner les témoins funéraires en Préhistoire
- 363 Bruno BOULESTIN
Norme funéraire : illusions et vérités
- 379 Frédérique BLAIZOT
La sépulture comme espace de construction des identités religieuses et sociales du I^{er} au V^e siècle de notre ère
- 399 Isabelle CARTRON, Dominique CASTEX
L'archéologie face à la restitution des funérailles et à la mémoire de la tombe : à propos de quelques cas aquitains du haut Moyen Âge
- 413 Hemmamuthé GOUDIABY
Ancêtres et anonymes parmi les Mayas : la norme de l'exception
- 431 Olivier LANGLOIS
Sépultures individuelles et collectives dans les montagnes du Nord-Cameroun : réflexions autour de deux modèles de « machines à ancestraliser »
- 451 Reine-Marie BÉRARD
Trouver sa place : les sépultures d'enfant dans les ensembles funéraires antiques
- 467 Émilie PÉREZ
Des sépultures particulières ? Les enfants dans les espaces funéraires au Moyen Âge
- 479 Xavier HUETZ DE LEMPS
L'invisibilisation des sépultures non catholiques dans les Philippines sous domination espagnole (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle)

Introduction : des morts, de la sépulture et des sciences sociales

Michel LAUWERS, Aurélie ZEMOUR

En 1744, l'année de sa mort, Giambattista Vico publie à Naples la dernière version de sa *Science nouvelle relative à la nature commune des nations*, dont il avait livré une première mouture en 1725. Soucieux de définir les fondements d'une histoire générale des sociétés humaines (qu'il entendait substituer aux histoires des hommes illustres auxquelles s'adonnaient ses contemporains), Vico y envisage la pratique de la sépulture comme l'un des trois grands invariants de l'humanité, avec la religion et le mariage :

Nous observons que toutes les nations, barbares aussi bien que civilisées, quoiqu'ayant été fondées séparément, éloignées qu'elles étaient les unes des autres par d'immenses distances d'espace et de temps, gardent les trois coutumes humaines suivantes : toutes ont quelque religion, toutes contractent des mariages solennels, toutes ensevelissent leurs morts ; et, chez les nations, si sauvages et grossières soient-elles, aucune action humaine n'est célébrée avec des cérémonies plus recherchées et des solennités plus sanctifiées que les rites religieux, les mariages et les sépultures. En effet, en vertu de la dignité selon laquelle des idées uniformes, nées chez des peuples inconnus les uns des autres, doivent avoir un fond commun de vérité, il doit avoir été dicté à toutes les nations que l'humanité a commencé chez elles toutes avec ces trois choses et que, par conséquent, elles doivent les garder très religieusement, afin que le monde ne s'ensauvage pas et ne retourne pas à nouveau dans les forêts. C'est pourquoi nous avons fait de ces trois coutumes éternelles et universelles les trois premiers principes de cette Science. (Vico, 1744 : 131 [livre premier, 3^e section] ; Vico, 1725 : 109)

La religion et le mariage (ou la parenté) sont deux institutions dont on pourrait penser qu'elles recouvrent ou incluent les pratiques funéraires, mais pour Vico, c'est bien l'acte d'ensevelir les morts qui définit l'homme, et c'est du reste de l'*humare*, le fait d'« ensevelir » ou « enterrer », que dériverait l'humanité : *essa umanità ebbe incominciamento dall'humare*, ainsi qu'il l'écrit à plusieurs reprises. Religion, mariage et sépulture sont donc les « trois premiers principes » de l'humanité que les hommes ont le devoir de conserver religieusement afin que le

monde ne s'ensauvage pas. Vico imagine du reste l'état bestial qui résulterait de l'abandon des cadavres sans sépulture :

[...] pour saisir à quel point les sépultures sont un grand principe de l'humanité, qu'on imagine un état bestial dans lequel les cadavres humains resteraient sur la terre sans être ensevelis, pour être la pâture des corbeaux et des chiens ; il est certain que cette coutume bestiale doit aller de pair avec celle qui laisse les champs incultes et les cités inhabitées, et que les hommes, à la manière des porcs, iraient manger des glands ramassés dans la pourriture de leurs morts. Aussi est-ce à très juste raison que les sépultures furent définies par l'expression sublime de *foedera generis humani*, et, avec moins de grandeur, décrites par Tacite comme étant *humanitatis commercia*. Outre cela, toutes les nations païennes se sont certainement accordées sur l'opinion selon laquelle les âmes restent sur terre sans repos et errent autour de leurs corps laissés sans sépulture, et par conséquent ne meurent pas avec leurs corps, mais sont immortelles. [...] (Vico, 1744 : 133 ; Vico, 1725 : 111)

Depuis l'Antiquité, le souci de la sépulture des morts – qu'incarne, dans la Bible, la figure de Tobie ou, dans le monde grec, celle d'Antigone – est envisagé comme un devoir qui s'impose à l'humanité. L'idée selon laquelle la sépulture serait un trait distinctif de cette humanité ne paraît cependant pas antérieure, dans la pensée occidentale, au XVIII^e siècle : Vico est peut-être le premier à l'avoir exposée clairement. Les Anciens envisageaient l'homme comme un « animal politique », mais point comme un « animal funéraire » : certains auteurs relevèrent au contraire le comportement d'animaux qui enterraient leurs congénères. Quant aux penseurs chrétiens, préoccupés par le salut des âmes, ils se sont désintéressés des dispositifs particuliers de prise en charge des corps morts : au début du V^e siècle, Augustin en vint à affirmer que les cadavres pouvaient bien être dévorés par les bêtes sauvages, cela n'avait aucune importance au regard de la foi. Le rôle inédit reconnu à la sépulture dans le développement humain par Vico et quelques-uns de ses contemporains n'est sans doute pas sans rapport avec les profondes transformations qu'ont connues au XVIII^e siècle les pratiques funéraires, en particulier dans la ville de l'auteur de la *Scienza Nuova* (Carnevale, 2014).

En France, dans les premières décennies du XIX^e siècle, les idées de Vico inspirèrent Auguste Comte, puis Jules Michelet qui proposa, en 1827, une traduction d'extraits de la *Scienza Nuova* sous le titre *Principes de la philosophie de l'histoire*¹. « Je n'eus de maître que Vico », écrit Michelet, pour qui le devoir des vivants à l'égard des morts engage le travail historique. Évoquant la genèse de son œuvre, le grand historien romantique se souvient :

J'aimais la mort. J'avais vécu neuf ans à la porte du Père-Lachaise, alors ma seule promenade. Puis j'habitai vers la Bièvre, au milieu de grands jardins de couvents, autres sépulcres. Je menais une vie que le monde aurait pu dire enterrée, n'ayant de société que celle du passé, et pour amis les peuples ensevelis.²

1. Les deux passages de la *Scienza* cités ci-dessus y sont traduits : Michelet, 1827, livre 1, chap. 3 : 77 et 80.

2. J. Michelet, Préface à l'*Histoire de France* (1869), in : Lefort 2002 : 400, 404.

L'écriture de l'histoire est dès lors, selon Michelet, une forme moderne de culte des morts. L'historien espère « avoir assez de flamme pour réchauffer des cendres refroidies si longtemps » et « être en commerce intime avec ces morts ressuscités, qui sait ? être enfin un des leurs »³. En 1873, à la fin de sa vie, il écrit encore à propos des hommes du passé qu'il souhaite ressusciter par son œuvre :

L'histoire accueille et renouvelle ces gloires déshéritées ; elle donne nouvelle vie à ces morts, les ressuscite. Sa justice associe ainsi ceux qui n'ont pas vécu en même temps, fait réparation à plusieurs qui n'avaient paru qu'un moment pour disparaître. Ils vivent maintenant avec nous qui nous sentons leurs parents, leurs amis. Ainsi se fait une famille, une cité commune entre les vivants et les morts⁴.

L'idée d'une inscription des morts, de leurs restes et de leurs images dans le présent a été développée au début du xx^e siècle par Walter Benjamin, Aby Warburg et quelques autres. Plus récemment, Laurent Olivier a fait de l'archéologue, plutôt que de l'historien, l'interprète par excellence des vestiges de ce qui a vécu, qui continue à vivre au sein même de la terre et remonte parfois à la surface : l'archéologie serait ainsi la science d'une mémoire des morts en transformation constante (Olivier, 2008).

Cependant, dans les années 1860-1870, alors qu'était élaborée dans le monde anglo-saxon une science des civilisations curieuse de la manière dont les sociétés traitent leurs morts, comme en témoignent l'œuvre d'Edward B. Tylor (1865, 1871), puis celle de James G. Frazer (1933-1936)⁵, se développa une conception nouvelle de l'histoire des sociétés, qui s'attachait davantage aux ruptures qu'aux continuités. Numa Denys Fustel de Coulanges, l'auteur de *La Cité antique*, en est l'une des figures fondatrices. Pour ce dernier, qui envisage l'histoire comme la « science des faits sociaux », notre présent ne doit aucunement être confondu avec le passé, les sociétés anciennes ne partageant pas grand-chose avec notre humanité moderne :

On s'attachera surtout à faire ressortir les différences radicales et essentielles qui distinguent à tout jamais ces peuples anciens des sociétés modernes. Notre système d'éducation, qui nous fait vivre dès l'enfance au milieu des Grecs et des Romains, nous habitue à les comparer sans cesse à nous, à juger leur histoire d'après la nôtre et à expliquer nos révolutions par les leurs. Ce que nous tenons d'eux et ce qu'ils nous ont légué nous fait croire qu'ils nous ressemblaient ; nous avons quelque peine à les considérer comme des peuples étrangers ; c'est presque toujours nous que nous voyons en eux. De là sont venues beaucoup d'erreurs. Nous ne manquons guère de nous tromper sur ces peuples anciens quand nous les regardons à travers les opinions et faits de notre temps. Pour connaître la vérité sur ces peuples anciens, il est sage de les étudier sans songer à nous, comme s'ils nous étaient tout à fait étrangers, avec le même désintéressement et l'esprit aussi libre

3. Idem : 400-401.

4. J. Michelet, « Des justices de l'histoire ». Préface au tome II de *l'Histoire du XIX^e siècle* (1873), in : Lefort 2002 : 454.

5. L'ouvrage de Frazer est immédiatement traduit en français : *La crainte des morts dans la société primitive*, Paris, 1934-1937, avec une préface de L. Lévy-Bruhl.

que nous étudierions l'Inde ancienne ou l'Arabie. (Fustel de Coulanges, 1864, 1866²: 1-2)

Fustel de Coulanges étudie des sociétés anciennes qui nous sont « tout à fait étrangères », organisées selon des principes très différents des nôtres, dans une perspective ethnologique. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'Émile Durkheim fut l'élève de Fustel de Coulanges, qu'il cite à plusieurs reprises dans son œuvre et à la mémoire duquel il dédie sa thèse sur Montesquieu en 1892 (Momigliano, 1977, 2012: 340; Héran, 1987). Fustel partageait avec Vico l'idée que le traitement des morts structure les sociétés humaines. *La Cité antiques'* ouvre d'ailleurs sur une série de chapitres consacrés aux « antiques croyances », au culte des morts et à la religion domestique, qui précèdent les chapitres sur la « famille », puis sur la « cité ». Le culte des morts se trouve à l'origine⁶, et c'est par lui qu'ont été instituées la famille et la cité. Mais alors que les pratiques funéraires et commémoratives dénotaient, pour Vico et Michelet, une nature humaine *commune*, elles révèlent, pour Fustel, les *différences* entre les sociétés humaines.

Les analyses de Fustel de Coulanges ne sont plus toutes acceptées aujourd'hui⁷, mais il est indéniable que Vico et Michelet, d'une part, Fustel de Coulanges et Durkheim, d'autre part, sont à l'origine de deux conceptions de l'histoire et de la science sociale, qui renvoient à deux façons d'envisager le rapport du chercheur aux morts. À propos de la seconde de ces traditions, on peut dire que « le culte des morts est ce qui a rendu possible le comparatisme, en l'obligeant à se concentrer sur des systèmes d'institutions sous-tendus par une forme spécifique de croyance. Non pas tant invariant anthropologique que variable par excellence, il est ce qui permet, à raison de la diversité de ses formes, de saisir les vraies différences et d'enclencher une comparaison pertinente concernant les phénomènes sociaux » (Karsenti, 2013: 319). C'est dans une telle démarche de décryptage des représentations et des pratiques sociales, invitant au comparatisme, que s'inscrit l'importante *Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort* publiée en 1907 par Robert Hertz, disciple de Durkheim et de Marcel Mauss. Hertz y met en évidence le processus des « doubles funérailles », qu'il observe en Indonésie, notamment chez les Dayaks de Bornéo, en relevant l'existence de pratiques analogues au sein de maintes cultures: une « sépulture temporaire », lieu de dépôt de la dépouille après le trépas, précède souvent la « sépulture définitive » où sont finalement placés, au terme d'une « période intermédiaire », les restes du mort. Les sépultures successives, la manipulation et le déplacement des cadavres ou des ossements participent à une fabrique de l'ancestralité. L'ethnologue et folkloriste Arnold Van Gennep (1873-1957) impose ensuite, notamment pour rendre compte des funérailles dans les sociétés

6. « Cette religion des morts paraît être la plus ancienne qu'il y ait eu dans cette race d'hommes. Avant de concevoir et d'adorer Indra ou Zeus, l'homme adora les morts; il eut peur d'eux, il leur adressa des prières. Il semble que le sentiment religieux ait commencé par là. C'est peut-être à la vue de la mort que l'homme a eu pour la première fois l'idée du surnaturel et qu'il a voulu espérer au-delà de ce qu'il voyait. La mort fut le premier mystère [...] » (Fustel de Coulanges, 1866: 20-21).

7. Voir notamment les critiques de Marcel Detienne, *in*: Detienne, Esquerre, 2011: 105-106.

traditionnelles, la notion de « rite de passage », qui peut englober des rites de marge, de séparation et d'agrégation, décomposés en plusieurs phases: préliminaire, liminaire, postliminaire. Les préoccupations à l'origine de ces interprétations ne sont pas sans rapport avec les analyses de Freud sur le « travail de deuil » (*Deuil et mélancolie* est publié en 1917) élaborées dans un même contexte intellectuel.

D'une manière ou d'une autre, les morts ont été ainsi envisagés comme des êtres *sociaux*, c'est-à-dire comme les produits d'une société qui s'efforce de leur trouver un statut et une place. Confrontés à ces morts de manière plus concrète et matérielle que les historiens, et probablement avec plus d'incertitude que les ethnologues, les archéologues, en particulier préhistoriens, se sont interrogés sur l'apparition des sépultures et donc des gestes funéraires dans les sociétés humaines – question marquée dès la seconde moitié du XIX^e siècle par les fameuses controverses autour de l'existence de sépultures néandertaliennes (Tillier, 1990) – et sur la nature des installations organisées autour des morts. Plus que d'autres chercheurs en sciences sociales, et alors même que les historiens s'orientèrent vers d'autres voies – l'histoire de la mort ou des attitudes face à la mort, inscrites dans l'étude des « mentalités » ou des « représentations » (Ariès, 1975 et 1977; Vovelle, 1983) et inspirées en fait de questions contemporaines⁸ –, ils se sont efforcés de fixer, dans la seconde moitié du XX^e siècle, des critères d'interprétation des aménagements funéraires. La sépulture devenait un objet d'étude en soi, et les préhistoriens ont été les premiers à faire de sa définition – et donc de sa reconnaissance – une condition nécessaire de l'étude des pratiques funéraires. Il s'agissait pour eux d'établir les caractéristiques matérielles permettant de vérifier que les dépôts humains mis au jour par les archéologues constituaient bien des sépultures et d'interroger la notion même de sépulture, essentielle à l'appréciation de la diversité des contextes et des pratiques. Il fut un temps où l'on qualifiait généreusement de sépulcral tout regroupement de restes humains dès lors qu'il se présentait sous une forme structurée: ce n'est que dans les dernières décennies que s'est affiné le regard porté sur les manifestations matérielles de la sépulture, de même que l'on a pris conscience du caractère hautement polymorphe de celle-ci au sein des sociétés humaines.

En 1988, Jean Leclerc et Jacques Tarrête proposèrent une définition de la sépulture: « lieu où ont été déposés les restes d'un ou plusieurs défunts, et où il subsiste suffisamment d'indices pour que l'archéologue puisse déceler dans ce dépôt la volonté d'accomplir un geste funéraire ». La sépulture est la « structure constituée à l'occasion de ce geste funéraire » (Leclerc, Tarrête, 1988). Deux ans plus tard, Jean Leclerc signait un article sur « la notion de sépulture », dans lequel il enrichissait cette définition « d'archéologue, conçue pour l'archéologue », en formulant notamment l'idée que « ce qui fait la sépulture, c'est l'intentionnalité du dépôt, la volonté d'accomplir un geste funéraire » (Leclerc, 1990: 14). Les

8. En France, ces questions avaient été soulevées par Morin, 1970. Sur la distinction entre histoire ou anthropologie de la mort et histoire ou anthropologie des morts, cette dernière se développant en France à partir de la fin des années 1980: Fabre, 1987; Lauwers, 1999.

archéologues disposèrent dès lors d'un cadre terminologique et conceptuel adapté aux spécificités de leur discipline, leur permettant de cerner les réalités anthropologiques (Chambon, 2012). Des notions comme celle d'« intentionnalité du dépôt » devaient marquer la pratique archéologique, tout en stimulant la réflexion au sein d'autres sciences sociales. En 1998, à l'occasion d'une Table ronde dont les Actes ont été publiés en 2005, Bruno Boulestin et Henri Duday réexaminèrent le concept de sépulture à la lumière d'une mise en perspective critique de l'usage, courant en archéologie funéraire, des références et des termes ethnologiques. La sépulture est intrinsèquement liée à un contexte de funérailles : « qu'elle soit provisoire ou définitive, la sépulture se conçoit uniquement par rapport à ces dernières, qui elles-mêmes renvoient aux phases du rite de passage » (Boulestin, Duday, 2005 : 23). Ces prémisses conduisent les deux auteurs à modifier la définition classiquement retenue pour faire de la sépulture un « lieu consacré par des funérailles, où ont été déposés les restes d'un ou plusieurs défunts ». En 2006, une Table ronde pluridisciplinaire est l'occasion de nouveaux échanges autour de la définition donnée par Jean Leclerc, discussion à laquelle ce dernier participa volontiers (Baray, Boulestin, 2010). Plus récemment, Bruno Boulestin (2012 : 37) a proposé de définir la sépulture comme le « lieu où sont déposés les restes d'un ou de plusieurs défunts, ce dépôt étant conçu comme définitif et intervenant dans le cadre d'une cérémonie dont la finalité est d'honorer au moins un des défunts au travers de sa dépouille » – cette dernière précision permettant d'inclure dans la définition les morts d'accompagnement, un cas envisagé au sein de l'archéologie de la mort en France à la suite d'une collaboration avec l'ethnologue Alain Testart (2004). Au-delà des nuances apportées par chacune de ces définitions, l'idée que le statut de sépulture relève de l'interprétation du chercheur autant que de l'observation paraît aujourd'hui faire consensus parmi les archéologues.

Parallèlement, engagés dans le *spatial turn* qui a marqué l'ensemble des sciences sociales, et par ailleurs témoins d'une profonde transformation des pratiques et des espaces funéraires au sein du monde occidental – substitution de l'incinération à l'inhumation, mobilité généralisée des vivants et des morts, délocalisation des sépultures, voire absence de localisation des restes humains –, les historiens et les sociologues se sont intéressés, au cours des deux dernières décennies, aux formes et aux fonctions changeantes des lieux de sépulture au sein des sociétés humaines, ainsi que l'illustrent nombre de monographies et, dernièrement, l'essai de Thomas W. Laqueur, *The Work of the Dead. A Cultural History of Mortal Remains* (2015). « Où sont les morts ? », demande Laqueur qui s'attache à la mise en place du cimetière médiéval (*churchyard*) et au remplacement de celui-ci par le cimetière moderne (*modern cemetery*) à partir du XVIII^e siècle. La question de la sépulture en tant que lieu ou espace est ainsi devenue un objet commun à plusieurs sciences sociales.

Les xxxvi^e Rencontres d'Antibes étaient l'occasion de réexaminer à nouveaux frais la question de la sépulture, en favorisant les échanges entre les différentes disciplines concernées par la mort et les morts. Comme les archéologues, les historiens, les ethnologues et les sociologues disposent, en effet, de matériaux variés

leur permettant de réfléchir à la notion de sépulture. Nous ne sommes certes pas les premiers à parier sur l'interdisciplinarité et le comparatisme : Grégory Delaplace et Frédérique Valentin, par exemple, viennent de publier un volume collectif sur *Le Funéraire* (2015) dont les contributions interrogent un certain nombre de modèles établis et mettent particulièrement en évidence la labilité des idéologies et des pratiques funéraires⁹. L'un des objectifs des Rencontres d'Antibes, qui ont réuni en octobre 2015 archéologues, historiens, ethnologues et sociologues, consistait à instituer un dialogue au sein des sciences sociales ; il ne s'agissait pas de chercher des analogies ou des documents de comparaison dans le rapport au cadavre et à la mort de groupes culturels étudiés par les uns et les autres, mais d'exposer et de confronter les outils et méthodes d'approche, d'analyse et d'interprétation propres aux différentes disciplines.

Comme les Rencontres qui l'ont précédé, ce livre est articulé en trois parties, étroitement liées, mais que nous souhaitons distinguer d'un point de vue épistémologique, relatives aux mots, aux choses et aux mœurs.

Les mots. La première partie de l'ouvrage s'intéresse à la sépulture du point de vue des mots et des outils utilisés pour la décrire, l'analyser et l'interpréter dans le contexte culturel considéré et/ou dans le cadre scientifique actuel. Elle prend la forme de rapports présentant et discutant nos usages et traditions disciplinaires, les concepts et les mots clés qui s'y rapportent, ainsi que les développements méthodologiques qu'ont connus différentes disciplines pour aborder la sépulture. Deux contributions portent sur l'archéologie de la mort, l'une s'attachant aux concepts utilisés au regard de l'évolution de la discipline (Zemour) et l'autre dressant un bilan critique de l'un de ses champs d'application (axé particulièrement sur le cadavre) et de ses limites, notamment en contexte d'archéologie préventive (Bizot et Schmitt). Lorsque c'est possible, nous envisageons aussi les catégories propres aux sociétés étudiées. En ce qui concerne les périodes historiques, pour lesquelles on dispose de documents écrits, il est en effet souhaitable de croiser la réflexion relative aux outils et au vocabulaire de nos disciplines avec des analyses sémantiques menées sur les documents. Cinq contributions traitent ainsi du lexique de la sépulture de l'Antiquité à l'époque contemporaine, en s'efforçant d'articuler ce vocabulaire aux pratiques sociales observées par les historiens (Cuhe, Laubry, Lauwers, Perreaux, Bertrand). On peut se demander dans quelle mesure l'étude du lexique dominant au sein d'une société permet de dégager une idéologie (funéraire), mais aussi si des éléments de tel ou tel lexique, qui ont pu inspirer en Occident notre terminologie scientifique, sont appropriés (notamment pour désigner des pratiques d'autres sociétés que celles dans lesquelles ils ont été forgés). Ces interrogations sur la sépulture sont mises en perspective par une contribution relative à l'ethnologie amazonienne (Allard

9. Dans l'introduction à ce volume, G. Delaplace insiste sur la mobilité ou circulation des morts dans les sociétés humaines, réalité qu'il convient d'articuler au processus d'ancrage des morts en des lieux particuliers.

et Taylor) qui s'efforce de décrypter les pratiques de sociétés caractérisées par une forte diversité du traitement funéraire et par une relative discrétion, sinon une invisibilité, de la sépulture : on y comprend qu'une sépulture n'est pas toujours un vestige tangible ou pérenne – un constat qui devrait nous inciter à enrichir certaines définitions de la sépulture mentionnées dans les lignes précédentes.

Les choses. La deuxième partie de l'ouvrage porte sur les critères et les indices matériels permettant, en dépit des nuances qui viennent d'être apportées, de reconnaître une sépulture, ainsi que sur les contextes spatial et temporel dans lesquels elle s'inscrit. Ces questions sont abordées à travers des études de cas qui concernent d'abord la préhistoire ancienne, posant dès lors la question de la genèse des pratiques funéraires (Tillier et Meignen, Maureille *et al.*), puis la préhistoire récente (Gibaja *et al.*). Plusieurs contributions envisagent ensuite des cas problématiques permettant d'explorer les limites (incertaines) entre la sépulture et d'autres formes de traitement des restes humains : corps jetés sans soin (Rodet-Belarbi et Séguy, Gallien *et al.*), accumulés sous le gibet (Vivas), ossuaire (Richier), charnier (Anstett). Au-delà de la définition de la sépulture, ces contributions invitent à s'interroger sur les frontières entre le *funéraire* et le *mortuaire*, une question qui a été exposée de façon remarquable, à partir d'exemples relatifs à des sites d'époques et de natures diverses, par Henri Duday lors de la grande conférence que prévoient traditionnellement les Rencontres d'Antibes, mais qui n'a malheureusement pas pu être publiée dans ce volume. Les derniers chapitres de cette section, relatifs à l'architecture de la tombe, portent sur cette forme particulière, monumentale, de sépulture que représentent les tombeaux (Gilaizeau et Guillon, Marcoux, Pietri).

Les mœurs. La troisième partie de notre livre interroge le sens des gestes funéraires et la manière dont ceux-ci peuvent s'ordonner au sein d'un système cohérent. Elle s'ouvre sur deux contributions théoriques (et contrastées) discutant de la dimension systémique et/ou normative des pratiques observées (Chambon, Boulestin), qui prolongent certaines des considérations proposées dans la première partie. C'est ainsi la question des normes et du fonctionnement social qui se trouve clairement posée. Le problème de la reconstitution des gestes et rites funéraires, ainsi que la signification de ceux-ci, au sein des sociétés occidentales de l'Antiquité et du Moyen Âge, est ensuite abordé (Blazot, Cartron et Castex), de même que celle de la fabrique de l'ancestralité que peuvent favoriser des regroupements et des aménagements particuliers, le caractère temporaire des sépultures ou encore le remuement et le déplacement des morts (Goudiaby, Langlois), autant de pratiques observées par les archéologues, les historiens, les ethnologues et les sociologues. Deux contributions relatives aux sépultures d'enfants (et plus particulièrement des « immatures ») rappellent que la sépulture est aussi le lieu de discriminations ou distinctions en fonction des classes d'âge ou du genre (Bérard, Perez). On envisage enfin la situation coloniale de pluralité, voire de concurrence, des lieux funéraires (Huetz de Lempis).

Les grands invariants de l'humanité sont des objets privilégiés pour les Rencontres d'Antibes qui, depuis plus de trente ans, font de la diachronie et de la diversité des aires culturelles, de l'interdisciplinarité et de la pluridisciplinarité, le

principe même de leurs travaux. Mais alors qu'au XVIII^e siècle, Giambattista Vico glosait sur l'invariant humain, intéressé par ce qui fonde la « civilisation » face à la « barbarie », nous nous attachons plutôt à la variabilité des idéologies et des usages sociaux, en nous efforçant de faire un « inventaire des différences » comme le proposait jadis Paul Veyne. Dans cette perspective, nous ne nous demanderons pas seulement : « comment reconnaître une sépulture ? », mais bien : « qu'est-ce qu'une sépulture ? »¹⁰ En posant cette question à propos de différentes périodes préhistoriques et historiques, de différentes aires géographiques et du point de vue de différentes disciplines (archéologie et anthropologie biologique, histoire, ethnologie et anthropologie culturelle), nous n'entendons pas favoriser quelque éclatement des approches, selon un agenda postmoderne ; nous souhaitons, on l'aura compris, nous départir d'habitudes et de mécanismes disciplinaires en partie inconscients, en tout cas peu explicités – l'un des objectifs d'une telle réflexion pourrait être la mise au point d'un langage partageable au sein des sciences sociales. Notre ambition n'est toutefois ni lexicale ni typologique. Notre horizon scientifique demeure la reconstitution des systèmes sociaux et culturels, ainsi que l'articulation entre idéologies et pratiques sociales. C'est ce que rappelle la notion de « système funéraire » figurant dans le titre de cet ouvrage. La visée comparatiste n'est du reste possible qu'à la condition de ne pas se borner à collecter des faits.

Bibliographie

- ARIÈS Ph., 1975.– *Essais sur l'histoire de la mort en Occident, du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Le Seuil.
- ARIÈS Ph., 1977.– *L'homme devant la mort*, Paris, Le Seuil.
- BARAY L., BOULESTIN B. (dir.), 2010.– *Morts anormaux et sépultures bizarres. Les dépôts humains en fosses circulaires ou en silos du Néolithique à l'âge du Fer*. Editions Universitaires de Dijon, 236 p.
- BOULESTIN B, DUDAY H., 2005.– Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire. In: C. Mordant et G. Depierre (éd.), *Les pratiques funéraires à l'âge du bronze en France*. Actes de la table ronde de Sens-en-Bourgogne, (10-12 juin 1998). Paris: Éditions du CTHS, Sens: Société archéologique de Sens: 17-30.
- BOULESTIN B., 2012.– Champ de la discipline : concepts et mise en œuvre. In: L. BONNABEL (éd.), *Archéologie de la mort en France*. Paris, La Découverte : 24-41.
- CARNEVALE D., 2014.– *L'affare dei morti. Mercato funerario, politica e gestione della sepoltura a Napoli (secoli XVII-XIX)*, Rome.

10. Le mot « sépulture » s'est en quelque sorte imposé à nous lors de la préparation de ces Rencontres – en raison précisément des discussions qui ont occupé les archéologues et les préhistoriens au cours des trois dernières décennies, en raison également de la présence de ce terme, nous le verrons, dans un certain nombre de documents (anciens) étudiés par les historiens, ou encore parce que la « sépulture » est un mot qui renvoie *tout à la fois* au geste funéraire et au résultat matériel de ce geste. Mais il faut savoir qu'en choisissant ce mot, nous n'utilisons pas l'un des termes les plus communs dans la langue française pour désigner les aménagements funéraires (comme l'indique une rapide consultation de Ngram Viewer).

- CHAMBON P., 2012.– Jean Leclerc (1931-2012), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 109 (4): 813-818.
- DELAPLACE G., VALENTIN F., 2015.– (éd.), *Le Funéraire. Mémoire, protocoles, monuments* (Colloques de la MAE, 11), Paris, 2015.
- DETIENNE M., ESQUERRE A., 2011.– Du poids relatif des morts. Entretien avec Marcel Detienne, *Raisons politiques*, 41 : 105-119.
- FABRE D., 1987.– Le retour des morts, *Études rurales*, 105-106: 9-34.
- FRAZER J.G., 1933-1936.– *The Fear of the Dead in Primitive Religion*, Londres, 3 vol.
- FUSTEL DE COULANGES D.N., 1864, 1866².– *La Cité antique. Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris.
- HÉRAN F., 1987.– L'institution démotivée. De Fustel de Coulanges à Durkheim et au-delà, *Revue française de sociologie*, 28 : 67-97.
- KARSENTI B., 2013.– *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard.
- LAQUEUR T.W., 2015.– *The Work of the Dead. A Cultural History of Mortal Remains*, Princeton, Princeton University Press.
- LAUWERS M., 1999.– Mort(s), In: Le Goff J., Schmitt J.-Cl. (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard: 771-789
- LECLERC J., TARRÊTE J., 1988.– Sépulture. In: A. Leroi-Gourhan (éd.), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, PUF: 963-964.
- LECLERC J., 1990.– La notion de sépulture, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 2 (3-4) : 13-17.
- LEFORT Cl., 2002.– *Michelet. La cité des vivants et des morts. Préfaces et Introductions*, Paris, Belin.
- MICHELET J., 1827.– *Principes de la philosophie de l'histoire traduits de la 'Scienza Nuova' de J.B. Vico et précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur par J. Michelet*, Paris.
- MOMIGLIANO A., 1977, 2012².– *Essays in Ancient and Modern Historiography*, réédit. avec une préface d'A. GRAFTON, Chicago.
- MORIN E., 1970.– *L'homme et la mort*, Paris.
- OLIVIER L., 2008.– *Le sombre abîme du temps*, Paris, Le Seuil.
- TESTART A., 2004.– *Les morts d'accompagnement. La servitude volontaire I*, Paris, Errance.
- TILLIER A.-M., 1990.– Une controverse dépassée : l'existence de pratiques funéraires au Paléolithique moyen, *Les nouvelles de l'archéologie*, 40: 22-24.
- TYLOR E.B., 1865.– *Research in the Early History of Mankind and the Development of Civilization*, Londres, J. Murray.
- TYLOR E.B., 1871.– *Primitive Culture*, Londres, J. Murray.
- VAN GENNEP A., 1924.– *Les rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris.
- VICO G., 1744.– *Principes d'une Science nouvelle relative à la nature commune des nations* (1744). Traduit de l'italien et présenté par Alain Pons, Paris, 2001.
- VICO G., 1725.– *La science nouvelle* (1725). Traduit de l'italien par Christina Trivulzio, Paris, 1993.
- VOVELLE M., 1983.– *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard.

QU'EST-CE QU'UNE SÉPULTURE ?

Humanités et systèmes funéraires de la Préhistoire à nos jours

Sous la direction de Michel Lauwers et Aurélie Zémour

Qu'est-ce qu'une sépulture ? En posant cette question à propos de diverses périodes et aires culturelles, du point de vue de différentes sciences sociales, l'ambition des 36^e Rencontres d'Antibes était tout à la fois de définir et d'appréhender le phénomène de la sépulture dans les sociétés humaines et de mettre en perspective notre approche du funéraire. L'horizon scientifique de la plupart des contributions de ce volume n'en demeure pas moins la reconstitution de systèmes funéraires et l'articulation entre idéologies et pratiques sociales. La première partie de l'ouvrage s'intéresse aux *mots* utilisés dans différents contextes historiques et culturels pour désigner et penser la sépulture, ainsi qu'aux concepts présidant à l'interprétation des pratiques et des lieux funéraires dans diverses disciplines (archéologie et anthropologie biologique, histoire, ethnologie et anthropologie culturelle). La deuxième partie aborde les *choses*, en s'attachant aux traces matérielles et aux critères permettant de reconnaître une sépulture. Plusieurs contributions explorent ainsi les limites entre funéraire et non funéraire au travers de cas plus ou moins équivoques. La troisième partie du livre, qui renvoie aux *mœurs*, interroge le sens des gestes funéraires, discute de leur dimension normative et de leur inscription au sein des structures sociales.

What is a burial? By asking this question over various periods and cultural contexts, from the viewpoint of different social sciences, the ambition of the 36th Rencontres d'Antibes was to apprehend the burial in human societies and to put our approach of the funerary sphere in perspective. Nevertheless, the reconstruction of funerary systems, at the interface between ideologies and social practices, remains at the heart of most of this volume's contributions. The first part of this book deals with *words* used to designate and think the grave in different historical and cultural contexts, as well as the concepts for interpreting funerary practices and places within diverse disciplines (archaeology and biological anthropology, history, ethnohistory, ethnography and cultural anthropology). By focusing on material traces and criteria allowing to recognize a burial, the second part deals with *things*. Through more or less equivocal case studies, several contributions explore the limits between funerary and non-funerary. The third part of this volume, which refers to *customs*, discusses their normative dimension and their inscription into social structures.

